

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 7 (1904)

Heft: 36

Artikel: Les poires de M. Nicot

Autor: Riat, Georges

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un peintre suisse

Voici un artiste qu'il n'est pas nécessaire de présenter longuement au public, au public suisse et genevois surtout, car Ferdinand Hodler est l'un de ceux dont la réputation n'est plus à faire, que le public aime et admire. L'un de nos confrères parisiens ne disait-il pas de Hodler qu'il est un *jeune homme admiré des femmes*? Voilà une critique qui doit flatter singulièrement le peintre suisse!



Ferdinand HODLER, peintre

Ferdinand Hodler est très à la mode actuellement. Il n'en a pas toujours été ainsi et les débuts de l'artiste furent assez pénibles.

On alla même jusqu'à suspecter la sincérité de ce simple et noble artiste ; toujours est-il que son œuvre amuse énormément ; on a ri quinze, vingt ans ! Le rire est chose si aisée et si naturelle ; on rirait encore si la presse n'avait colporté de si surprenantes nouvelles : Hodler a vendu, paraît-il, pour 60,000 couronnes de peinture — d'aucuns disent 80,000 — à la Sécession de Vienne.

Les poires de M. Nicot

Un automne, à l'école de Dannemarie, qui préparait des élèves pour le lycée, ceux-ci furent occupés d'un objet très étranger aux programmes : les poires de M. Nicot. Qu'était-ce donc que M. Nicot ? pour employer une expression chère à M. Mathis, le sous-maître, lequel, pour cette raison, comme on pense bien, fut baptisé : M. Qu'était-ce-donc ?

M. Nicot était un brave homme de paysan aisé, conseiller municipal, fort estimé de tous, et qui eût été très heureux, s'il n'avait possédé, sous les fenêtres du dortoir, un verger qui lui attirait mille avanies. Chaque matin, en effet, sa serre, unique dans la région, avait des vitres cassées ; sur les couches de légumes s'étaisaient les paquets les plus bizarres ; on bombardait ses arbres avec des tire-pouce, et quelques-uns même pêchaient à la ligne ses cerises.

Il eut surtout à souffrir des trois plus gourmands d'entre les élèves : Jean Loriot, Julien Aubier et Paul Clairet, travaillés d'une envie folle de maraude.

Or, escaladant le mur du dortoir jusqu'à un mètre environ de la fenêtre, un magnifique espalier, large, imposant, épanouissait un étalage de poires, comme on n'en avait jamais vu à cette altitude du Lomont, où le froid anémie tous les fruits. Elles se touchaient presque, tant elles étaient fournies, et leurs belles rotundités grasses, bien en chair, rougissaient au soleil. Le père Nicot, qui en tirait vanité, les surveillait avec un soin jaloux, et ne laissait à personne le soin de les écheniller, ou de recouvrir les plus belles de papier de soie contre les piqûres d'insectes.

Les trois amis les couvaient d'une attention non moins soutenue. Chaque nuit, le sous-maître une fois couché, ils venaient prendre l'air à la fenêtre, dégustant les parfums du poirier, qui s'affinaient à mesure de la maturité, et se creusaient la tête pour trouver un moyen de s'offrir une pareille aubaine.

Il ne fallait pas songer à se pencher au-dehors pour atteindre les poires ; la distance était trop grande. Clairet, le plus acharné, tenta de les harponner avec un hameçon attaché à une ficelle ; une fois même il crut réussir, ayant adapté, tant bien que mal, une vieille casserole à la canne de M. Mathis, et s'en servant comme d'une louche. Mais la casserole dégringola au moment décisif. Leur désir s'aiguisa de la difficulté et de l'imminence de la cueillette.

* * *

— Ça ne peut pas durer comme ça, dit un jour Clairet à ses camarades. Il n'y a qu'un moyen, pas commode, c'est vrai ; mais, en s'y mettant tous les trois, on réussira. Celui qui ne tente rien, n'a rien.

Vers onze heures, ils s'assurèrent que le sous-maître ronflait, suivant son habitude. Ayant enfillé leurs pantalons, pieds nus, ils ouvrirent la fenêtre, parmi la complicité silencieuse du dortoir.

Clairet, s'étant passé au cou un sac en toile, semblable aux musettes de soldat, se coucha sur le rebord, à plat ventre. Puis, saisi solidement aux pieds, il se laissa descendre, tête en bas, le long du mur, et, pendant que les autres, arc-boutés, le maintenaient, il commença sa récolte, happant les plus belles poires, et les déposant dans son bissac qui pendait.

On entendait des bruits de feuilles froissées, de brindilles qui se cassaient ; la lumière de la lune entrait à pleines fenêtres dans le dortoir ; jamais l'arôme des fruits n'avait été plus odorant, et chacun de se pourlécher à l'avance...

Crac ! patatrac ! crac ! crac ! patatrac ! crac !... Un bruit de verres brisés en mille morceaux crépita dans la nuit, en même temps que la voix étouffée de Clairet explique et supplie :

— J'ai laissé tomber mon sac sur la serre. Remontez-moi vite ; on vient ! »

— Concentrant leurs efforts, ils se roidirent, et commencèrent à hisser leur camarade, dont on entendait les jambes râper contre la muraille. Déjà les genoux apparaissaient, quand, à bout de forces, par frayeur, ou parce que le fardeau était trop lourd, leurs bras se détendirent, sans qu'ils lâchassent prise toutefois. Et le maraudeur se retrouva dans sa position première, gémissant sur le vide. Alors, Aubier et Loriot, pâles d'horreur,

suant à grosses gouttes, défaillant sous l'affre de le laisser échapper, appellèrent au secours.

Instants d'épouvanle. Les élèves se lèvent en sursaut, réveillent M. Mathis, courent à la fenêtre, et prêtent main... faible, hélas, angoissés et pleurants. Au même moment, des pas écrasent le sable du jardin.

— Ah ! je t'y prends, brigand ! gronde le père Nicot. Depuis le temps que je t'épie, toi et tes pareils, ce n'est pas trop tôt ! Attends ! attends ! ma patience est à bout ; je vais te montrer de quel bois je me chauffe !

Et, soudain, une trombe d'eau jaillit au plafond, d'où elle retombe comme d'une pomme d'arrosoir, inondant les lits, le parquet, les élèves en chemise, le sous-maitre affolé, une eau sale, jaune, fétide, dont le père Nicot, armé de sa lance d'arrosage, singe son ennemi.

Alors, M. Mathis, prenant son courage à deux mains, se pencha sur le verger :

— Monsieur Nicot ! Monsieur Nicot ! Arrêtez-vous, je vous en prie, ou je vous rends responsable du malheur qui arrivera !

— Eh ! ce n'est pas moi qui ai commencé. Enfin, je veux bien, à cause de vous. La leçon est suffisante.

Le sous-maitre joignit ses efforts à ceux des élèves ; peine perdue. Clairet, plus mort que vif, ne se prêtait guère à la manœuvre. Pour réussir, il eût fallu se dresser sur le rebord de la fenêtre et tirer droit ; mais personne n'osa s'y risquer à cause de l'étroitesse. Que faire ?

Le patient, qui ne voyait pas la fin de son supplice, se mit à gémir de plus belle. Dans cette situation critique, le père Nicot montra de la grandeur d'âme. Il dressa une échelle contre le mur et s'en fut cueillir le maraudeur ; l'ayant pris sous son bras comme un paquet, il redescendit, et le planta au pied d'un arbre, au milieu des poires tombées, et près des gens attirés par le tapage.

— Que je t'y retrouve, maintenant, vaurien, à marauder dans mon verger ! fit le brave homme, en manière de réprimande.

Clairet, ahuri, bras ballants, cheveux hérisrés, le sang à la tête, et sa chemise dégoullant d'eau, avait un air tellement cocasse que toute l'assistance partit d'un éclat de rire. Séance tenante, on le surnomma *La Poire*.

Georges RIAT.

LA MODE



Toilette de foulard bleu clair. Corsage à empiècement serti d'un petit ruché. Jupe à plis et à trois rangs de ruches.

MENUS PROPOS

Modes abyssines

Les rapports consulaires sont souvent très intéressants à consulter. Voici un document curieux puisé dans le rapport d'un agent consulaire américain de retour d'une mission en Abyssinie :

« Résolus à adopter les habits de la civilisation occidentale, les Abyssins ont commencé par le couvre-chef. Vous ne vous faites pas une idée de l'ardeur des sujets de Ménélik à entrer en possession d'un chapeau de soie ou de feutre, et *the larger the better!* (plus c'est grand, mieux ça vaut !)

« Le commerce de la chapellerie a atteint brusquement une prospérité inouïe. Jusqu'ici, ce sont les articles allemands et italiens qui sont le plus en vogue, malgré leur qualité inférieure... »

Le rapport contient d'autres détails de nature à intéresser les industriels. Les couleurs à succès sont le noir, le gris, le marron. Les chapeaux doivent être munis de ventilateurs. Les

POÉSIE

PLUIES

Il pleut, le ciel est gris, uniformément gris,
Un rideau de vapeurs dans l'air humide flotte,
Le ruisseau dans un bruit de tempête sanglote,
Les oiseaux effrayés regagnent leurs abris ;

Le vent souffle, il ajoute à cette sombre note
La tristesse et l'effroi de ses lugubres cris,
Et par torrents le ciel se vide avec mépris
Sur la terre qui souffre et sourdement grelotte.

Et nous songeons à ces tempêtes de nos coeurs,
Dont les autres ne sont que de pâles images,
Car sur eux quand il pleut le sang se mêle aux pleurs !

Oh ! ce liquide amer ! Toute l'eau des nuages
S'écoulera pendant que lui, sur nos amours,
Nos rêves, nos espoirs, se répandra toujours !

Comtesse de GRIVEL